Relecture *Mercure de France –* Italie

Année 1917

1917

Articles du *Mercure de France*, année 1917

Tome CXX, numéro 449, 1er mars 1917

**Musique.   
Opéra National : *Rigoletto* de Verdi**

Jean Marnold.

Tome CXX, numéro 449, 1er mars 1917, p. 130-136 [132-136].

[…] Le chœur des « conjurés », « Voici l’instant de la vengeance », s’en imprégna d’une bouffonnerie la plus cocasse, à laquelle, d’ailleurs, collaborait à son insu l’ineffable bobine accoutumée de nos choristes. À l’instar de ses émules concitoyens, M. Vigna ne se contente pas d’exagérer : il brode. Il enjolive, y met du sien, invente et introduit des rubatos hystériques, de langoureux rallentandos, des galoppandos trépidants. Il impose aux gosiers, par bonheur souvent réfractaires, des spasmes, des soubresauts, des hoquets. Il aurait mieux valu qu’il ne olérât point à la scène quatrième du second acte, une coupure aussi superflue par sa brièveté que regrettable ici pour le développement musical. Mais son pire méfait fut peut-être le niais, traînando dont il sut pesamment abîmer la gracieuse et alerte chanson. *Souvent femme varie*, précisément à la mesure, où Verdi, dans sa partition, a prescrit « leggero ». M. Vigna et ses pareils appuient sans cesse, et le plus volontiers, d’ordinaire, où il faudrait glisser… Ils ne paraissent pas se douter du désastreux dommage que cause ainsi au drame leur sollicitude incontinente. Évidemment, il faut savoir chanter pour jouer du Verdi, mais il faut avant tout le jouer. Le musicien lui-même proclamait ne pouvoir composer qu’exalté par l’action, dramatique. S’il écrivit pour des voix exercées, il est invraisemblable que Verdi ait voulu et qu’il eût supporté l’extravagante acrobatie d’un fignolage tout postiche qui, non seulement, détourne l’attention du drame et le paralyse, mais le galvaude et le bafoue d’une sorte de parodie perpétuelle. Notre hôte, nonobstant, accomplit ces prouesses avec une conviction peu banale. M. Arturo Vigna est un homme ostensiblement énergique qui, outre par aventure le facies, semble posséder l’élasticité de la grenouille. On dirait qu’il est fait en ressorts à boudin. Il disparaît soudain, enfoui sous son pupitre, se détend, retombe accroupi, rebondit, se trémousse, explose. On est sidéré de l’escrime où son bâton menace, impavide flamberge, de tailler, d’embrocher, d’éventrer, d’éborgner les impassibles « professeurs » d’un orchestré subventionné. Son regard, tour à tour olympien, caressant ou farouche, foudroie, persuade, approuve, fulmine, objurgue. Sa mimique incarne, effigie péripéties autant qu’émois ou sentiments. Il exubère, effusionne, tire-bouchonne et pâmoisonne. Il doit avoir joliment chaud. On conçoit sans difficulté que les acteurs en apparussent visiblement interloqués. On soupçonnait chez eux la préoccupation de se mordre les lèvres et la terreur de rigoler. Ils firent cependant de leur mieux, ce qui n’est peut-être pas beaucoup dire. Si la plupart n’étincelaient aucunement pour la virtuosité vocale, ils péchaient surtout par l’allure. Seule entre tous les interprètes, Mlle Arné se signala, en Madeleine, par un jeu plein de vie, parfait de naturel et de justesse, sans préjudice d’une voix expressive et prenante que favorisait mal le rôle, un peu ingrat. Mlle Arné est pour notre Opéra une recrue précieuse. Il paraît qu’elle vient de province. On n’en est point surpris. C’est là probablement, en travaillant, comme on y est astreint, dans un répertoire constamment renouvelé et pour un public exigeant, qu’elle acquit sa maîtrise scénique. Je me suis toujours émerveillé, je l’avoue, que maintes de nos vedettes lyriques parisiennes, lorsqu’elles se risquent hors de nos murs, ne soient point arrosées de pommes cuites. La charité adjure, de passer sous silence les choristes et M. Noté. La mise en scène de meure toulousaine. M. Rouché devrait bien remonter *Rigoletto* à sa façon. L’ouvrage le mérite tout autant que *le Roi s’amuse*. Ce n’est pas plus profond, mais non moins fascinant. Le romantisme de Verdi offre plus d’une affinité avec celui d’Hugo. […]

Tome CXX, numéro 450, 16 mars 1917

**Lettres italiennes**

Giovanni Papini.

Tome CXX, numéro 450, 16 mars 1917, p. 327-332.

**[…]**

**Giuseppe Ungaretti**

Voici un nouveau poète, — qui est aussi un poète nouveau. **Giuseppe Ungaretti**, né de parents toscans en Alexandrie d’Égypte (1888), a vécu longtemps à Paris, où il comptait des amis dans les groupes littéraires du quartier Montparnasse. Il connaît admirablement la littérature française moderne et la poésie populaire arabe. Rentré en Italie au commencement de la guerre, il fait, dès le mois de mai 1915, son devoir de soldat dans les tranchées du Carso. C’est un poilu au vrai sens du mot, mais il n’a pas oublié le plus grand amour de sa vie. Il avait déjà donné à *Lacerba* et à *La Voce* de très courts poèmes, d’allure étrange et nonchalante, qui avaient attiré l’attention des connaisseurs. Au plus fort de la mêlée il a continué à exprimer sur des cartes postales sa spécieuse sensibilité. Il vient de recueillir le meilleur de sa moisson dans un petit volume hors commerce, imprimé à quatre-vingts exemplaires avec une luxueuse simplicité. Le *Porto Sepolto* (Udine, 1916) contient une vingtaine de petits poèmes qui sont parmi les meilleurs de la dernière génération littéraire. Ungaretti possède au plus haut degré l’art de manifester des états d’âme compliqués, des nostalgies pathétiques, des simultanéités fantastiques dans une forme sobre, avec une félicité suave qui nous enserre dans le cercle magnétique de son charme naturel. Il est tout à fait libre sans tomber dans les trucs extérieurs et typographiques du futurisme ; il est dans la ligne maîtresse de la poésie moderne. Il ne ressemble à personne : faut-il lui demander davantage ? […]

Tome CXX, numéro 452, 16 avril 1917

**Les Journaux.   
Un article rétrospectif de Mme Mathilde Serao : *Germanie ou France* ? (*Le Matin*, 21 septembre 1906)**

R. de Bury [Jean de Gourmont].

Tome CXX, numéro 452, 16 avril 1917, p. 729-734 [732-734].

[…]

Mais quelle école d’énergie attirera les esprits et les volontés, quelle école d’énergie imprimera son influence sur les masses européennes, quelle école, sinon celle qui a le génie latin pour inspirateur, et quel pays, sinon celui de France ? Si nous devons arracher notre âme à sa vie intérieure et la mettre en face de l’action, aux prises avec la vie ; si nous devons lui demander non seulement sa pensée, seulement son sentiment, mais encore des actes réels, ce n’est qu’à une énergie latine que nous ferons le sacrifice de nos antiques aspirations et de nos antiques revendications, à une énergie qui soit faite de tous les éléments spirituels, des plus humbles aux plus sublimes, des plus simples aux plus héroïques, des plus forts aux plus beaux.

[…]

Tome CXXI, numéro 455, 1er juin 1917

**La Peinture d’avant-garde**

Gino Severini.

Tome CXXI, numéro 455, 1er juin 1917, p. 451-468.

[…]

*Lorsque la sensation produite en nous par un objet, après avoir produit une excitation dans nos nerfs centripètes ou sensitifs, se transmet, par le contact des prolongements, dans les nerfs centrifuges ou moteurs, l’objet-cause de ce travail mécanique, a déjà perdu de sa valeur objective et il n’existe plus que par notre organisme physique et psychique auquel il peut bien avoir imprimé un mouvement ou direction.*

[…]

Tome CXXIII, numéro 461, 1er septembre 1917

**Ouvrages sur la guerre actuelle.   
Luigi Barzini : *La Guerre moderne*, Payot, 3,50**

Charles Merki.

Tome CXXIII, numéro 461, 1er septembre 1917, p. 137-151 [147-149].

De M. Luigi Barzini, on a publié encore un curieux ouvrage : **La Guerre moderne**, *sur terre, dans les airs et sous les eaux*, traduit de l’italien par Jacques Mesnil. C’est, en quelque sorte et au point de vue de nos alliés, le bilan des nouvelles méthodes de combattre, des nouveaux procédés. La guerre moderne a pris des formes inattendues, dit l’auteur ; elle présente des situations inédites, offre des problèmes étranges, graves, angoissants, urgents ; elle bouleverse les principes fondamentaux de la science militaire, — arrête la bataille le long d’une ligne, transforme en pression ce qui était mouvement, réduit l’action à la forme unique de l’attaque de front ; et cette attaque ne ressemble à aucun combat du passé ; elle se développe en dehors des lois traditionnelles sur l’emploi des différentes armes ; elle prend des apparences étranges et réclame des tactiques nouvelles. La cavalerie a disparu, les forteresses ne comptent pas, ou à peine ; on arrête les armées avec des réseaux de fils de fer. La guerre de tranchées a pris naissance dans l’immobilité des deux adversaires, le Français et l’Allemand, après la bataille de la Marne. En essayant de se tourner réciproquement ils prolongèrent la lutte sur leurs flancs, mais avec de petites forces, sans autre résultat que de porter le front retranché jusqu’à la mer ; et avec la résistance du front, la tranchée se révéla, dépassant les prévisions et les calculs. — L’ancienne tranchée est devenue dès lors une chose formidable et neuve ; le principe de la marée humaine, — sur laquelle comptaient les Allemands, — est désormais caduc. Quand les colonnes arrivaient aux retranchements, elles étaient si réduites et si fatiguées que les contre-attaques les rejetaient en arrière. — Le rôle de l’artillerie de même s’est modifié ; les batteries maintenant s’éparpillent, se dissimulent, — tant qu’il faut pour les atteindre bombarder des régions entières. Les conditions de l’assaut, de l’attaque, — de même que celles de la résistance, — ont été en somme complètement modifiées. — Nul ne prévoyait aux débuts, de même, le rôle de l’aéronautique, — dont nous comprenons maintenant très bien l’importance ; mais l’auteur de ce travail a peut-être un peu trop exagéré en écrivant : « Tous les jours, à la même heure, quelque *taube*, quelque *aviatik* planait sur Paris, rigide, impassible, inapprochable, et mitraillait et bombardait. » Il suffit qu’il nous montre la lutte des systèmes allemands et des systèmes français ; l’organisation de la défense, — qui a tout de même fait quelque progrès depuis trois ans. — Il illustre ses considérations, ensuite, en nous racontant une bataille entre avions sur le front italien (*La Représaille*, 19 février 1916) et une nuit de Venise sous les bombes, — où il y eut d’ailleurs quelques dégâts.

[…]

Tome CXXIV, numéro 467, 1er décembre 1917

**L’Esprit de guerre en Italie**

Jean Alazard.

Tome CXXIV, numéro 467, 1er décembre 1917, p. 445-466.

[…]

Pendant les deux premières années de guerre une session parlementaire s’est presque toujours passée de la façon suivante. D’abord les déclarations du Cabinet, faites par le Président du Conseil, ou quelquefois par le Ministre des Affaires Étrangères. Les députés semblent prendre intérêt à la discussion de ces déclarations et à celle des divers budgets. Mais les pièces de résistance sont les discours prononcés par quelques giolittiens ou quelques socialistes officiels sur l’état de guerre. Ils déchaînent des tumultes, et les journaux « bien informés » dénoncent les habituelles manœuvres des ex-neutralistes, décidés à renverser le ministère qui fait la guerre. Des intrigues de ce genre n’auraient d’ailleurs pas rendu possible en 1916 la chute du ministère Salandra, s’il ne s’y était ajouté le profond mécontentement des milieux démocratiques, fatigués de l’apathie ministérielle.

**À l’étranger. Italie.   
L’offensive austro-allemande et l’opinion publique**

J. Mirabel.

Tome CXXIV, numéro 467, 1er décembre 1917, p. 552-557.

[…]

Ce document suffirait à prouver que l’union sacrée n’est plus un vain mot en Italie. Il est à prévoir du reste que les résistances des quelques extrémités du « socialisme officiel » tomberont, et ainsi l’ordre du jour présenté le 14 novembre par MM. Giolitti, Luzzatti, Boselli, Salandra, et soutenu par Turati, et voté par le Parlement, reflète parfaitement les sentiments de la nation entière.